

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène de BOCCARD

Pages de vie : Mon vieil ami

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 1, p. 143-147

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

P a g e s d e v i e

MON VIEIL AMI

Comme le lendemain je devais partir, la première fois, pour la pension, mon vieil ami me prit près de lui, et me regarda longuement, Ce soir là, il ne souriait point; il n'avait pas non plus cet air joyeux qui lui était coutumier, et il me semble voir au fond de ses yeux si bons quelque chose de très triste.

J'avais mis mes mains dans les siennes. Je savais qu'il allait me parler avec gravité, et je sentais que c'étaient,

cette fois, de sérieux conseils qu'il allait m'adresser.

Alors à voix lente, s'arrêtant souvent pour lire sur mon visage si je l'avais bien compris, il me dit :

« Tu pars demain, mon cher petit Roger. Le départ, je le sais, te sera pénible, tu pleureras, et si cela n'était pas, tu serais un mauvais petit garçon : il faut bien aimer la maison de ses parents.

Une existence nouvelle va s'ouvrir pour toi. Tu entres dans la Vie. Jusqu'à présent tu n'as eu qu'à te laisser grandir ; à attendre le soir, joyeux toute la journée ; à attendre le matin, faisant, la nuit, des rêves d'or.

Mais maintenant tu vas devenir un homme. Un homme ? Tu ne sais pas ce que c'est, lors même que tu souris ; être un homme, c'est avoir un devoir à accomplir - et ce devoir il y en a peu qui le font.

Depuis à présent tu auras aussi ton devoir à faire dans ce monde, car, que l'on soit riche ou pauvre, heureux ou malheureux, il y a des obligations, il y a des lois auxquelles il faut savoir se soumettre.

Demain, tu entres en pension.

Moi aussi j'y ai été, il y a déjà bien longtemps. Alors on apprenait peu, et lorsque nous ne savions pas nos leçons nos professeurs nous tapaient sur les doigts. Aujourd'hui tu devras apprendre beaucoup et on ne te frappera pas, mais n'en sois pas moins sage, mon cher enfant. Il faut que ce ne soit pas la crainte des punitions, mais la voix de ta conscience qui te fasse agir toujours. Ah ! que cette voix parte bien haut dans ton avenir ! Crois-moi, il faut la suivre, il faut qu'elle te guide !

Et, d'abord, sois laborieux.

Vois-tu, ton vieil ami qui te donne ce conseil ne l'a pas toujours mis en pratique dans sa jeunesse. Plus

tard tu diras peut être : Il savait bien me faire des sermons, mon vieil ami, mais lui de son temps a-t-il bien fait ? C'est vrai, parce que tu as un bon petit cœur cette pensée ne te vient pas à l'esprit maintenant, mais je veux le premier m'en confesser, et c'est, retiens le bien, quand on veut le bonheur de ceux qu'on aime que l'on cherche ce que l'on aurait pu mieux faire soi-même...

Oui, travaille, aime à te mettre de plein gré à l'étude. Le travail c'est, on te le dira, un grand bien ici-bas. Non pas seulement parce qu'il met en activité l'esprit et l'intelligence, non pas seulement parce qu'il doit nous donner le pain quotidien, mais encore, mais surtout parce qu'il est un grand remède contre l'ennui, une grande consolation dans la douleur, un grand secours dans le combat pour l'existence, le *struggle for life*, comme tu diras un jour.

O mon cher petit Roger, en te disant : travaille, je ne veux pas dire qu'il faille toujours être le premier de sa classe, faire son thème latin sans fautes ou sa composition sans ratures : non, c'est mieux ; c'est être content de l'emploi de ses heures, c'est n'avoir pas à dire avec cet empereur romain dont tu apprendras bientôt le nom : « J'ai perdu ma journée », c'est aller, le soir, se reposer, la conscience tranquille, heureux de songer que les instants ont fui rapides, parce qu'ils ont été bien employés.

Et puis, mon cher enfant, sois bon. Bon avec tous. Mais bon surtout pour les humbles, pour Ceux dont on rit, et pour ceux qui souffrent. Dans un pensionnat, mieux que partout ailleurs on peut être bon. Il faut faire si peu pour l'être. Sois prévenant envers tes supérieurs, aimable envers tes compagnons, charitable pour les nouveaux, inflexible pour les méchants. Ne fais

jamais pleurer un plus petit que toi : c'est lâche ; ne te montre jamais plus difficile qu'un autre : c'est sot. Si tu vois tes camarades se moquer d'un pauvre jeune élève, défends-le ; parcequ'il est timide ou qu'il est laid, et ne crains pas de te battre pour lui. Sois bon aussi pour tes maîtres. Ne garde pas de rancune si les surveillants te punissent. Au pensionnat on ne sait combien leur tâche est ingrate. Combien souvent ils sont plus à plaindre que vous, les insoucians petits élèves. Et même si tu étais puni alors que tu ne le mériterais pas, résous-toi humblement. Tu le verras plus tard, le monde est plein d'injustices, plein de mensonges. Je ne le croyais pas non plus à ton âge, mais depuis j'ai même entendu mentir des lèvres adorées...

Et puis, surtout, mon cher enfant, sois droit. Mets toujours tes paroles en commun accord avec tes actes ; ne dis jamais ce que tu ne penses pas. Qu'importe si autour de toi les sophistes triomphent, et les traîtres te surpassent. Garde tes idées, telles que la vérité te les montre ; ne rougis jamais de tes principes, tu marcheras partout le front haut. Tu pourras sans trembler regarder les gens dans les yeux et ils te respectent à cause de ta franchise. Si tu as de la haine dans le cœur, si par orgueil, tu ne peux pas la vaincre, oh ! alors ne récite plutôt pas ton *Pater* que de balbutier faussement la sentence divine : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés...,

Pardonne aux injures et aux calomnies, mais ne t'abaisse pas devant l'arrogance. Dédaigne ceux qui insultent, aie pitié de ceux qui narguent. Quand tu donnes, fais l'aumône dans l'ombre, quand tu pleures, cache tes

larmes, quand tu pries, prie avec ferveur, jamais avec ostentation : Celui qui là-haut, conduit les étoiles et sonde les espaces, sait compter les bonnes actions mieux que les gens ne savent les vanter.

Maintenant, va, mon cher enfant, va dans le bon chemin, et ne crains rien. Tu sentiras en toi de divins enthousiasmes pour la nature, de nobles élans pour tout ce qui est beau. Va, et si plus tard tu te souviens de ce que te disait ton vieil ami aux cheveux blancs, la veille de ton premier départ pour le pensionnat, songe que dans sa simplicité mon pauvre petit discours avait le trop plein de ma profonde affection pour toi. Tu te diras peut être, quand depuis longtemps je ne serai plus : Ce vieux bonhomme cachait sous ses phrases simples une douce et amère philosophie. Ce n'était pas un savant, mais il avait connu les chagrins, il savait la vie. Et je souhaite que tu puisses te dire: « S'il me voyait, il serait fier de moi, mon vieil ami ; j'ai dans mon âme un peu de la sienne : c'est pour un vieillard la plus grande joie que de se voir revivre dans un jeune homme... »

Mon vieil ami s'était tu. Une larme perlait à sa paupière, il me sembla très ému.

Et il m'embrassa sur le front.

Eug. de BOCCARD